

Isabelle Villain

Extrait de

À pas de loup

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2021, Tournada Éditions

Juillet 2019

Un simple panneau de bois gravé annonce la présence du lieu-dit, situé au bout d'un chemin, niché au milieu d'un cirque de montagnes, entre alpages et forêts de pins.

Bienvenue au hameau de La Barberie

Un véritable havre de paix. Un petit coin de paradis. Quelques vieilles maisons en pierres sèches. Une grange. Une fontaine. Un lavoir et un séchoir à foin.

Le vert tendre des prairies alterne avec celui plus sombre des pins et des argousiers. Au printemps, les genêts apportent une touche de couleur jaune soleil. Un parfum de miel. Envoûtant.

Des villages comme celui-ci, le département des Alpes-de-Haute-Provence en compte plusieurs dizaines, mais La Barberie a une particularité. C'est un éco-hameau. Un endroit où les habitants tentent de vivre en harmonie avec les saisons. Avec la nature. En autonomie presque totale. Un troupeau de brebis, quelques poules, des chiens, un potager diversifié et des ruches. Un paradis créé à la fin des années 90 par Michel, un

écologiste de la première heure. Un homme qui a longtemps travaillé aux côtés de l'abbé Pierre, puis dans des associations humanitaires à travers les cinq continents, et qui, un jour, a souhaité donner un nouveau sens à son existence. Un utopiste conscient que le monde n'allait pas dans la bonne direction. Qu'un changement radical de mode vie était indispensable pour la survie de l'espèce humaine ! Depuis, La Barberie compte une vingtaine d'habitants, des familles, de jeunes célibataires, un retraité. Des hommes et des femmes qui ont décidé de quitter le confort moderne de leur existence pour un véritable retour aux sources. Un retour à la terre.

Rosalie termine de ranger le désordre laissé par Martin, monté se coucher en abandonnant son circuit de voitures télécommandées. Ce soir, c'est une nouvelle fois Flash McQueen qui a remporté le trophée. Toby, une charpente de plus de 60 kilos de muscles au long pelage blanc immaculé, remue la queue. Toby est un montagne des Pyrénées. La *Belle* de Sébastien. Un chien de protection, indispensable lorsqu'on décide de vivre dans un endroit aussi reculé. Rosalie va bientôt fêter ses quarante ans. Un petit bout de femme ; des cheveux blonds indisciplinés qui encadrent un visage rond ; des yeux vert émeraude dans lesquels n'importe quel homme souhaiterait pouvoir plonger. Dans une ancienne vie, Rosalie était ingénieure dans le transport ferroviaire. Citadine. Débordée. Stressée. Épuisée. Aujourd'hui, elle vit seule dans cette bergerie avec son fils Martin. Un petit garçon âgé de 10 ans. Une bouille d'ange, parsemée de taches de rousseur. De grands yeux noisette et une chevelure toute bouclée. L'amour de sa vie.

Un aboiement la fait sursauter : un signal. Toby l'informe de l'arrivée d'une présence amie. En cas de visite inopportune, c'est plutôt un grognement féroce suivi d'une attaque en règle qui peut accueillir l'intrus et le faire déguerpir à vitesse grand V. Mais très peu d'inconnus s'aventurent jusqu'à la maison de Rosalie. Et c'est tant mieux. Pour tout le monde.

Fabienne se tient sur le pas de la porte, les bras chargés de macarons. Frêle, élancée et toujours coiffée de longues tresses blondes plaquées qui lui donnent un petit air de Bo Derek dans le film *Elle*, Fabienne est vêtue d'une grande robe ample colorée, souvenir de ses jeunes années hippies. C'est la plus proche voisine de Rosalie, leurs maisons sont distantes d'une centaine de mètres. Un immense sourire illumine son visage.

« Je voulais t'en faire profiter la première. Je les ai enfin réussis. Depuis le temps que j'essaye, ils sont parfaits. Ce n'est pourtant pas compliqué, des œufs, de la farine et des amandes, mais j'ai dû m'y reprendre à dix fois avant d'obtenir la bonne consistance. Et c'est la véritable recette provençale.

– Merci. C'est vraiment gentil. Je les apporterai demain à l'école. Les enfants seront ravis. Tu veux boire un truc ?

– Une petite infusion, avec plaisir. »

Rosalie va préparer deux tasses avec un mélange de verveine, de tilleul et de menthe de son jardin, puis les deux femmes s'installent sur la terrasse. La nuit est si douce. Ce soir, pas un seul nuage. Les étoiles sont nombreuses, brillantes, magiques. Aucune pollution. Aucune lumière parasite pour venir dénaturer ce ciel cristallin. Une nouvelle soirée paisible.

« Le dîner de Nadia était excellent. »

Rosalie se contente de hocher la tête, le regard braqué en direction de l'étoile Polaire. À La Barberie, les repas se prennent en communauté, dans une grande salle à manger construite dans la grange. Chaque famille doit gérer un menu par semaine en respectant un planning et un horaire stricts. Et malheureusement, tout le monde sait bien que Nadia n'est pas la meilleure cuisinière du groupe.

« Tu es trop gentille, Fabienne. Ce n'était vraiment pas terrible. Je me demande quand Nadia va comprendre qu'il est préférable de suivre une recette plutôt que d'improviser et de nous servir une bouillie infâme. »

La bouche de Fabienne s'arrondit dans un « oh » indigné.

« Tu exagères un peu quand même. Nadia se donne beaucoup de mal, et je trouve qu'elle fait beaucoup de progrès.

– Arrête d'être hypocrite. C'était franchement dégueulasse. »

Devant l'expression contrariée de son amie, Rosalie décide de mettre fin à la conversation. Fabienne a en effet été élevée dans une famille catholique, observant à la lettre tous les préceptes de l'Église : messe dominicale, carême, confession une fois par an. La jeune femme refuse les conflits et tente la plupart du temps de trouver une solution aux problèmes existants. Son propre chemin de croix, chaque jour un peu plus compliqué à mesure que le hameau accueille de nouveaux arrivants.

« C'est à mon tour demain de cuisiner, ajoute Fabienne. Je vais aller voir au potager quels sont les légumes que je pourrais utiliser. »

Rosalie fixe son amie, un sourire au coin des lèvres.

« Excellente nouvelle ! Aucune maladie de détection ? »

Fabienne secoue la tête.

« Trop tôt dans la saison. L'an passé, on est parvenu à soigner les courges et les melons sans problème avec du soufre naturel. J'y veille. Ne t'inquiète pas.

– Tu voulais me voir pour quoi ?

– Ah oui, désolée de t'embêter avec ça, mais Clémentine n'est pas très en forme depuis hier. Elle tousse beaucoup et je préfère la garder à la maison demain. Elle ne viendra pas à l'école, du coup.

– Elle a de la fièvre ?

– Non, je ne pense pas. Je lui ai fait boire une tisane au thym et je l'ai massée avec de l'huile essentielle de lavande. Elle ira mieux très rapidement. J'en suis certaine.

– On doit retaper le pont qui mène à la source demain après-midi. Si elle est d'attaque, Clémentine nous sera d'une aide précieuse. C'est la plus mature de tous et elle a une bonne influence sur les autres enfants. En plus, elle est tellement sympa. »

Fabienne acquiesce en silence. Clémentine est effectivement une jolie jeune fille de 17 ans. Blonde comme les blés. Des yeux bleus de poupée. Son frère, Jean, est encore un adolescent attardé. Continuellement dans la lune. À préférer la pêche à la truite et le ballon à l'enseignement des mathématiques et de la littérature. Clémentine, c'est le rayon de soleil du village. Toujours prête à aider, sans cesse un mot gentil. Intelligente. Brillante. Cultivée. Fabienne a bien conscience que sa fille devra bientôt les abandonner pour poursuivre ses études dans une grande ville, et cette perspective la plonge dans une infinie tristesse et l'angoisse chaque jour un peu plus. Mais lorsqu'on décide de

s'installer dans ce coin reculé des Alpes-de-Haute-Provence à plus de cinquante minutes de voiture de la première ville, les enfants doivent forcément quitter le nid un jour ou l'autre. Et ce jour va arriver très prochainement !

« Je voulais te demander autre chose. Tu ne trouves pas que Nadia n'a pas l'air dans son assiette en ce moment ? Elle est toujours fatiguée. Il paraît qu'elle vomit très souvent aussi.

– Elle est peut-être enceinte.

– Peut-être. Ce serait une superbe nouvelle, elle qui attend ça depuis tellement longtemps.

– Bon, on se voit demain ? Je dois aller embrasser Martin. Il doit encore être sous sa couverture à lire un manga. Je ne parviens pas à lui faire découvrir autre chose.

– Estime-toi heureuse. Le tien lit, au moins.

– Il est si accro à cette culture que j'ai peur qu'un jour il veuille partir vivre au Japon.

– Ne parle pas de malheur... »

Les deux femmes étouffent un rire embarrassé. Fabienne prend son amie dans les bras. Toby aboie une dernière fois en remuant la queue. La porte se referme.

Rosalie grimpe l'escalier en évitant soigneusement de faire grincer les marches. La chambre de Martin est dans l'obscurité. Il s'est sans doute endormi, son livre à la main. Elle pousse lentement la porte. Un très léger couinement. *Il faudra penser à appliquer un peu d'huile d'olive sur ces charnières.*

Lorsque Rosalie passe la tête dans l'entrebâillement, elle entend le souffle de son fils. Calme. Régulier. Martin dort à poings fermés. Elle s'avance vers lui, lui caresse doucement la joue, promène ses doigts dans sa

tignasse bouclée et lui susurre un « bonne nuit, mon cœur », débordant d'amour. Le petit garçon ouvre un œil et sourit.

« Maman, tu peux me chanter *Le petit cheval* ?

– Il est tard, mon ange. Il faut que tu dormes.

– S'il te plaît... »

Rosalie ne peut absolument rien refuser à son fils. Martin représente toute sa vie. Alors, elle s'assoit délicatement sur le rebord du lit et, en lui caressant les cheveux, fredonne le poème de Paul Fort :

« “Le p'tit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage ! C'était un petit cheval blanc...” »

Et lorsque Rosalie éteint la lumière de sa chambre pour s'envelopper dans son édredon, elle affiche un sourire apaisé. Fuir la ville pour venir habiter à La Barberie fut une excellente décision. Pour elle, pour Martin. Pour s'offrir une vie meilleure. Un choix qu'elle n'est pas près de regretter. Elle en est désormais convaincue.

2

Le lendemain matin, Rosalie est debout à l'aube. Le planning a été fixé en début de semaine et c'est à son tour de s'occuper du potager et de la serre : détection des maladies, des mauvaises herbes, taille des tomates, arrosage. Un travail fastidieux.

Toby l'accompagne dans ces tâches, heureux de pouvoir gambader à la fraîche. Entretenir un espace comme ce jardin participatif est une activité laborieuse et complexe. Surtout pour Rosalie qui a été élevée en centre-ville. Plus à l'aise sur le macadam, chaussée d'escarpins, que dans un champ, les pieds dans la terre. Alors, lorsqu'elle a débarqué à La Barberie, il lui a fallu tout apprendre. Ingurgiter des dizaines de livres. Les semis, les tailles, les astuces pour se débarrasser des nuisibles. Faire des erreurs. Récidiver. Parler pendant des heures avec Michel. « Si tu veux sauver le monde, commence déjà par ton quartier », c'était sa devise.

En à peine plus de vingt ans, le petit potager communautaire est devenu un espace agricole désormais suffisant pour nourrir tous les habitants du hameau et vendre le reliquat sur les marchés avoisinants. Depuis quelques années, ils ont même décidé de se diversifier avec la culture du safran, l'exploitation de la lavande

en huiles essentielles, la fabrication de miel et de fromages de chèvre. La mode est au circuit court. Directement du producteur au consommateur. Et le résultat ne s'est pas fait attendre, car tous les produits présentés sur les marchés de Digne-les-Bains, Castellane et Saint-André-les-Alpes sont vendus généralement en moins de deux heures.

Penchée sur ses plants de tomates pour les débarrasser des gourmands, Rosalie regarde sa montre : 8 heures. Il est temps de rentrer préparer le petit déjeuner, réveiller Martin et départ pour l'école. Nous sommes en juillet, mais à La Barberie, les vacances se prennent seulement en août. En juillet, Rosalie s'occupe des enfants en alternance avec les autres mamans : travaux d'intérêt collectif, randonnées, canyoning, nettoyage écologique, réparations. Le programme est varié. Les tâches nombreuses.

Le petit déjeuner est presque prêt : jus d'abricot frais, pain, beurre et un œuf coque pour les protéines. Dans tout hameau écoresponsable qui se respecte, les oranges sont réservées pour la saison hivernale.

« Toby, tu peux monter réveiller Martin. Allez go ! »

Tout heureux de se voir confier une mission aussi importante, Toby grimpe les escaliers, langue pendante, se dresse sur ses membres postérieurs, ouvre la porte avec sa patte et d'un coup de museau se retrouve dans la chambre de Martin.

Un aboiement. Rosalie sourit. Ce chien est tellement gentil. Le meilleur ami de son fils. Quand Martin a eu 2 ans, son père a immédiatement pensé qu'il serait bon pour lui d'avoir un compagnon. Un chien de protection. Un patou, réintroduit dans les Alpes-de-Haute-Provence depuis la réapparition du loup. Au départ, Rosalie était farouchement opposée à cette idée. Le

patou est une bête corpulente. Elle avait peur qu'il ne blesse involontairement son bébé. Rosalie a toujours eu le mauvais rôle. Celui de la méchante, celui de la maman stressée, celle qui punit, qui interdit. La « rabat-joie », comme aimait la décrire son fils. Son mari quant à lui était le pote, le partenaire de foot et de pêche à la truite, le blagueur, riant aux éclats, et pouvant engloutir en cachette un pot entier de Nutella, produit, cela va de soi, formellement banni par Rosalie et par toutes les mamans de La Barberie. Pour Toby, Rosalie comprit très vite que le combat était perdu d'avance, alors elle accepta ce chien. Et Toby entra dans la famille.

Un second aboiement. Rosalie lève les yeux en direction de l'escalier. Un très léger pincement au creux du ventre. Comme pour l'alerter d'un danger imminent. *Martin a encore dû dévorer des mangas toute la nuit, et maintenant impossible de se réveiller...*

Un troisième aboiement. Le cœur de Rosalie commence à s'emballer : Martin est presque toujours debout au premier appel de Toby. Elle dépose son couteau et monte au premier étage. Au milieu de l'escalier, elle entend à nouveau Toby. Ses aboiements sont de plus en plus sonores et répétés. Rosalie pénètre en trombe dans la chambre de Martin. Le lit de son fils est défait. Rosalie fait un tour rapide, crie le prénom de son fils, inspecte la salle de bains. Personne. Les pièces sont vides.

Elle dévale les marches et le cherche dans toute la maison. En vain. Elle sort dans le jardin. Elle hurle désormais son prénom. Toby continue d'aboyer sans relâche.

Pendant quelques secondes, Rosalie demeure figée. Son cerveau est comme déconnecté. Il n'y a plus personne aux commandes.

Soudain, elle entend des pas rompre le silence. C'est Martin qui arrive. Il est sans doute allé voir les ânes dans le pré, ou bien chercher des œufs dans le poulailler. Son rythme cardiaque redescend. Une lueur d'espoir brille à nouveau dans son regard. De légers tremblements agitent encore ses mains. Elle s'inquiète toujours pour rien. Une incorrigible angoissée... Elle fronce les sourcils. Mais au loin, ce n'est malheureusement pas la silhouette de son fils qui se dégage, mais celle d'Arthur, le mari de Fabienne. Son voisin.

Rosalie court dans sa direction. Ce dernier remarque instantanément son extrême pâleur. Sans parvenir à reprendre son souffle, elle lui fait comprendre que son fils a disparu. Qu'il faut aller sonner la cloche ! La cloche de La Barberie accrochée au mur du lavoir : un signal d'alarme fort, utilisé à de très rares occasions comme lors d'un décès, d'une intrusion ou bien de l'arrivée d'un prédateur.

Tout le village se retrouve en l'espace de quelques minutes sur la petite place centrale. Les yeux des enfants sont encore engourdis de sommeil. L'inquiétude se lit sur tous les visages. Rosalie prend la parole. Blême. Impassible.

« Martin a disparu. Il n'est plus dans sa chambre. Je l'ai cherché partout. Il n'est nulle part. »

Les mots sortent de sa bouche. Mécaniques. Son regard est vide. Elle sent une sueur glacée glisser sur sa poitrine.

Le plus grand désordre règne au cœur du hameau. Les enfants ne comprennent pas. Les parents prennent instinctivement leur progéniture dans leurs bras de peur qu'ils ne disparaissent à leur tour. Un réflexe bien inutile, mais sécurisant.

« On doit appeler la police », crie un homme.

Rosalie soutient son regard et secoue la tête pour lui dire de laisser tomber immédiatement cette idée. Les mots de réconfort lui parviennent comme déformés. Peu à peu, son cerveau reprend le contrôle. Son cœur retrouve un rythme normal. Ses traits se détendent pour la première fois depuis qu'elle a pénétré dans la chambre de son fils et constaté sa disparition.

« Son sac à dos n'est plus là. Son doudou non plus. Il n'y a aucune trace de lutte. La fenêtre était ouverte. L'échelle sortie. La police ne fera rien. Je pense connaître l'identité de son kidnappeur. »

Rosalie se refusait jusqu'à présent à envisager cette hypothèse, mais c'est la seule option. Et il est encore bien trop tôt pour savoir si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle.

« C'est Philippe. »

Les habitants ont instantanément un mouvement de recul. Un brouhaha de consternation fait place au silence. Le temps paraît comme suspendu. Rosalie fait mine de ne pas remarquer les regards apitoyés dirigés sur elle. Elle se redresse et serre les poings.

« Ce ne peut être que lui. »

Face à tous ces visages où l'incompréhension se mêle à la panique, Rosalie poursuit :

« Pour la simple et bonne raison que Toby n'a pas aboyé cette nuit. Je l'aurais entendu. Philippe a élevé Toby. Ce chien demeure silencieux lorsqu'il se retrouve face à trois personnes. Seulement trois : Martin, Philippe et moi, glisse-t-elle d'une voix presque inaudible.

– Tu as tenté de le joindre au moins ? demande Arthur un peu mal à l'aise.

– Bien évidemment, mais son portable sonne dans le vide.

– Mais après ce qu’il a fait, tu ne peux pas laisser Martin seul avec lui...

– Philippe ne fera jamais de mal à son fils. Je le sais. J’ai peut-être été un peu dure avec lui. Cela fait presque deux ans qu’il a quitté le hameau, et je ne lui ai permis de voir son fils qu’une seule fois. Tout le monde sait bien ici que nous avons nos raisons pour mettre de la distance entre lui et nous. D’excellentes raisons. Mais Philippe n’est pas un homme dangereux. Il aime son fils. Quand il aura réfléchi à ce qu’il vient de faire, il va m’appeler. J’en suis convaincue. Nous allons bientôt avoir de ses nouvelles. Il souhaite juste être avec son fils pendant quelques jours. »

Les habitants échangent des regards impuissants. Sceptique, Vladimir, le compagnon de Nadia, ose intervenir :

« Et si ce n’est pas le cas ? »

Rosalie s’oblige à conserver un visage impassible.

« Nous verrons bien à ce moment-là. Pour l’instant, attendons encore quelques heures. Je vais organiser une réunion extraordinaire ce soir à 18 heures. Pour le moment, chacun retourne à son travail. Les enfants, habillez-vous et venez me rejoindre à l’école. Nous allons changer un peu nos plans pour la journée. »

C'est arrivé comme ça. Un coup de foudre physique. Inattendu. Fulgurant. Une déflagration.

Le 26 février 2008, le ciel de Paris était d'un bleu électrique. Pas un seul nuage à l'horizon. Rosalie s'était rendue à son bureau à vélo, comme tous les matins. Casque vissé sur la tête et gilet fluorescent de jour comme de nuit. Ce jour-là, elle avait un rendez-vous dans les locaux de la SNCF, situés dans le 14^e arrondissement. Une réunion de chantier était prévue avec des prestataires de services pour le prolongement d'une ligne de Transilien. Brillante ingénieure, Rosalie avait bossé sa présentation dans les moindres détails, répété son discours dans son petit deux-pièces en tournant en rond et en se regardant dans le miroir de temps en temps. Un carton de pizza et un Coca-Cola pour unique compagnie. Jusqu'à ce que tout soit au point. Minuté. Carré. Professionnel.

Être une femme ingénieure dans un milieu de mecs ne lui avait jamais fait peur. Elle avait toujours aimé le challenge, la compétition, les défis. Mais Rosalie avait beau être brillante, évoluer dans ce monde bourré de testostérone était un parcours semé d'embûches. Les peaux de bananes étaient nombreuses et éparpillées presque quotidiennement. Elle avait dû mettre de côté

ses histoires sentimentales, ne collectionnant que des aventures sans lendemain, et faire une croix temporaire sur son désir d'enfant. Un congé maladie était déjà mal toléré dans ces petites sociétés privées ultra-concurrencées, alors un congé maternité... Pas certaine de récupérer son poste à son retour.

Un café rapide et elle s'était retrouvée dans l'arène, face à cinq hommes, prêts à en découdre. Très rarement décontenancée, ce jour-là elle avait pourtant perdu ses moyens. Une angoisse inconnue. Un stress inhabituel.

Alors, comme on le lui avait appris à l'école dans ses cours de management, elle décida de partir à la recherche d'un soutien, de s'appuyer sur un visage ami. Elle le repéra instantanément. Il se situait juste en face d'elle et lui souriait tendrement depuis le début de sa présentation. Ignorant les piques et les pièges tendus par les autres mâles, Rosalie acheva son exposé, un peu désorientée, mais satisfaite du travail accompli. En quittant la pièce, elle sentit une main délicate se poser sur son épaule. Ce fut un frisson immédiat. Une légère décharge électrique. On dit que lorsque l'on rencontre l'homme de sa vie, on le reconnaît instantanément. C'était exactement ce qui était en train de lui arriver.

« J'ai bien aimé la façon dont vous avez recadré ce lourdingue de Bonneval. »

Rosalie fixa son interlocuteur avec de grands yeux ronds, puis ils éclatèrent de rire. Rosalie s'était effectivement payé la tête de ce gros macho de Bonneval. Et de surcroît en public. Elle en rêvait depuis des mois. Des mois que ce pourri lui adressait des e-mails à la limite du harcèlement. Des mois qu'il lui lançait des regards appuyés. Des mois qu'il cherchait le détail

pour la faire tomber du piédestal sur lequel elle était confortablement installée depuis son arrivée dans la société. Une simple petite phrase cinglante et bien placée, et Bonneval s'était retrouvé humilié à la grande satisfaction de toute l'équipe.

Philippe Dorval était consultant externe. C'était la première fois qu'il se rendait à la SNCF pour une réunion. Il avait remplacé au pied levé son collègue cloué au lit par une mauvaise grippe. Il proposa à Rosalie d'aller boire un café. Vers 19 h 30, il lui envoya un message pour l'inviter à prendre un verre dans un bar où un groupe de copains donnait un concert de jazz. Au troisième mojito, Philippe l'embrassa d'une telle manière, qu'en une fraction de seconde, toutes ses craintes s'évanouirent. La vie était devenue simple. Son avenir tout tracé.

Quelques jours plus tard, Philippe et Rosalie emménageaient ensemble et le 25 janvier 2009, le petit Martin pointait le bout de son nez.

Jour 1

À midi, Rosalie est toujours sans nouvelles de Martin. Les sept enfants de La Barberie, réunis dans la salle de classe, l'écoutent attentivement, le regard fixe. Le silence est pesant. Puis les questions fusent.

Les trois plus grands, Clémentine, Maximilien et Pierre, tentent de calmer les plus petits qui sanglotent. Pourquoi Martin a-t-il disparu ? Qu'a-t-il fait pour mériter ça ? Qui a bien pu pénétrer dans leur hameau ? Un lieu qu'ils croyaient tous inviolable. Leurs parents leur ont toujours expliqué qu'à La Barberie, rien de mal ne pourrait jamais leur arriver. Ils étaient protégés. Personne ne comprend donc ce qui a bien pu se passer la nuit dernière. Ni pourquoi. Ni comment. Ni quand Martin rentrera à la maison. Ni même s'il rentrera un jour.

Après avoir tenté de répondre à toutes les questions, Rosalie décide de faire évacuer toute cette tension en allant réparer le pont muletier qui enjambe la rivière de l'Asse de Clumanc. Un travail permettant d'allier concentration et effort physique. Un exutoire indispensable. Les grands aident les plus jeunes. Clémentine, la fille de Fabienne et d'Arthur, est la chef de

file. Elle encadre sa petite troupe avec habileté et fermeté. Rosalie la scrute du coin de l'œil avec un sourire attendri. Si elle avait eu la chance d'avoir une fille, c'est une fille comme Clémentine qu'elle aurait aimé avoir. Cette gosse est vraiment sensationnelle. Même légèrement souffrante, et contre l'avis de sa mère, elle a tenu à être présente aux côtés de ses camarades. Pour aider. Pour soutenir Rosalie un peu aussi. Réparer ce pont n'est évidemment pas une priorité. Plutôt un alibi pour occuper les enfants. Une diversion. Pour éviter qu'ils ne cogitent trop, qu'ils ne posent trop de questions. Rosalie souhaite empêcher que la psychose n'envahisse les rangs de leur petite communauté.

De l'autre côté de la rive, le hameau voisin est désormais désert. Dressé au milieu des rocailles et des lavandes, il s'est lentement vidé de ses habitants au fil des années. Les maisons sont à l'abandon depuis plusieurs mois. La végétation a repris le dessus. La dernière occupante, une veuve de 84 ans, est partie en EHPAD juste avant les fêtes de Noël. Elle a lutté jusqu'au bout pour rester chez elle, coûte que coûte. Pour faire vivre son village dans lequel elle a vu le jour. Dans lequel elle s'est mariée. Où ses enfants sont nés. Où son mari est enterré. Elle n'appréciait guère ces nouveaux habitants qui logent de l'autre côté du pont. Trop de monde. Trop de cris. Trop de gamins. Elle voyait d'un très mauvais œil cette récente vague de citadins qui ne connaissaient absolument rien à la campagne et à la vie en pleine nature et qui envahissaient son espace. Mais un beau matin de décembre, ses propres enfants sont venus la chercher pour l'emmener dans une maison de retraite à Montélimar. Contre sa volonté évidemment et tellement éloignée de ses

racines, mais il était devenu dangereux pour la vieille femme de demeurer seule. Une question de sécurité. Restait désormais à faire rentrer 84 ans de souvenirs dans une chambre de 17 m²...

Et le hameau s'est rapidement transformé en un lieu fantôme. La nature reprenant peu à peu ses droits avec ses herbes folles et ses plantes rampantes. Quelques mois plus tard, lors d'un conseil hebdomadaire, la décision fut prise à l'unanimité d'annexer ces bâtiments en vue d'agrandir la communauté de La Barbérie. Car, chaque mois, de nouveaux arrivants désirent intégrer le groupe. Certains viennent en touriste, juste pour quelques jours puis repartent. D'autres ont le coup de foudre et s'installent avec leurs bagages. Le hameau est devenu trop étroit pour accueillir tout le monde. Il faut donc chercher à s'étendre et ce hameau voisin est la solution. Les maisons sont saines. Pas de gros travaux à prévoir et personne ne viendra leur demander des comptes dans ces contrées reculées.

Une fois le pont consolidé, Rosalie pénètre avec les enfants dans le village abandonné. Elle quantifie les habitations en les pointant du doigt. Cinq sont en bon état. Le toit de la sixième sera à renforcer. Un moulin en ruine. Une bergerie délabrée au bout du sentier.

Les gamins se mettent à courir dans tous les sens, poussant les portes en bois, ressortant par les fenêtres entrebâillées. Une immense cour de récréation à ciel ouvert. Les rires sont à nouveau au rendez-vous. À cet âge, la joie de vivre reprend très vite le dessus. Fort heureusement !

Rosalie jette un œil à sa montre : 16 heures. L'angoisse vrillée au ventre. Et si elle s'était trompée. Si Martin était réellement en danger ? Si un étranger

l'avait enlevé. Ou pire... Pourquoi ne donne-t-il pas de nouvelles ?

Elle fixe son portable. Toujours aucun signal. Après le départ de son ex-mari et consciente du danger qu'il représentait pour sa famille, elle avait cousu dans la doublure du manteau et à l'intérieur du doudou de son fils un mini traceur GPS lui permettant de localiser Martin où qu'il se trouve. Mais dans le cas présent, le signal n'a pas encore été détecté, et Rosalie en connaît la raison. Philippe a très certainement emmené son fils dans une zone blanche. Une zone non couverte par les réseaux. Une zone le plus souvent rurale, abandonnée par les opérateurs de téléphonie, car non rentable compte tenu de la faible densité de population. Ces zones blanches sont nombreuses dans le département et Philippe peut donc se cacher n'importe où. Mais Rosalie est optimiste. Il devra sortir du bois, un jour ou l'autre. Et le signal réapparaîtra. Elle sera à nouveau connectée à son fils et pourra ainsi le récupérer.

En rentrant à La Barberie, la vie a repris son cours. Rosalie tient bon. Les voisins se serrent les coudes. Fabienne, responsable du dîner, prépare une grande salade de tomates et une omelette aux herbes.

Soudain, une vibration. Un SMS. Rosalie tremble. Ses mains s'agitent. Ses doigts sont glacés. Le texte s'affiche, mais ses yeux se plissent. Ses sourcils se froncent. *Putain de caractères. Je ne vois rien. C'est trop petit...* Son rythme cardiaque s'accélère. Une fois munie de ses lunettes, elle peut enfin lire le message qu'elle espérait tant recevoir depuis ce matin.

Tu n'avais pas le droit de me priver
de mon fils. Je n'ai pas eu le choix.
Je te ramène Martin dans une

semaine. Mais il va falloir que l'on parle. Cette situation ne peut plus durer. Tout doit changer. Philippe.

Fin de l'extrait



Tournada Éditions

www.tournada.fr